Jean Louis Schefer

Le temps dont je suis l'hypothèse

P.O.L

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE TEMPS DONT JE SUIS L'HYPOTHÈSE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jean Louis Schefer

Le temps dont je suis l'hypothèse

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1471-4
www.pol-editeur.com

Extrait de la publication

Je ne sais pas pourquoi je lis, à l'entrée de la nuit. Est-ce l'idée de préparer ces nuits ou de retarder le moment dans lequel je ne suis déjà plus moi et bascule dans un monde sans mot et sans couleur ? Comme un plongeur prend son souffle avant de s'enfoncer parmi les algues mollement remuées par d'invisibles courants, agitées par le passage silencieux de poissons plats, secrétaires des bulles, pelleteurs de la vase, gardiens des végétations d'illusions que l'air du réveil, le premier soleil le plus pâle décolorent et réduisent en branchages noirs, cassants, en poudre de pharmacie ? Activité – si l'on peut dire – incessante de lecture ; désordre

Extrait de la publication

de romans anciens préservant la langue du XVIIIe siècle, où le moi, comme dans un filet d'araignée, est tenu en suspension par des fibres, ballotté sur un tremplin élastique, centre nerveux d'un trafic de sentiments et d'une stratégie des désirs dont tous les objets sont peu à peu construits ou apprêtés dans la jouissance ininterrompue d'un pouvoir dont ils sont la parole momentanée et, dans leur roulement, comme la crête de ses vagues l'une sur l'autre jetées, romans sans aventures, romans dont le secret, et l'âme inventée comme le nageur d'une eau immobile, est l'évanouissement du monde auquel ce moi araignée lui aussi succombe comme le plaisir ou la souffrance d'une illusion consommée. Histoire de l'art, sans doute parce que son terrain est réellement inconnu et que rien à peu près ne peut s'y ordonner selon les chronologies simples, que chaque œuvre développe des durées dont elle est à la fois la règle et l'événement, la loi et l'exception, fait paraître des écorchements et dans lesquels quelque

Extrait de la publication

chose que l'on nomme l'esprit est la réalité nouvelle de la matière ; essais de classification de la parole du monde social et, bientôt, fantômes de toute série d'hypothèses humaines ; idée des bêtes parlantes ; parole divisée entre les espèces, sifflée, rauque, grondante, mugissante… toutes attachées à la forme des corps, aux poils, plumes, à la griffe, au bec, à la vitesse des corps organisés pour l'herbe et la pierre, l'eau ou l'air – et l'homme, écrit Pline, qui s'en fait le propriétaire et le dompteur est un animal pleureur.

Idée résurgente qui a nourri toutes les poétiques : les hommes sont un milieu et un balancier entre les espèces, son passé, son œuvre ou la mémoire dont les rêves font la ritournelle ; rêve impérieux qui rabat les espèces les unes sur les autres, ou les fait s'emboîter. Nous devons à quelque moment de nos nuits, du rêve éveillé, de la pensée, être la peinture de tel mélange. Ce que savent pour celui-là ses rêves doit être tour à tour le bonheur ou l'effroi d'un monde subsis-

Extrait de la publication

tant des espèces indivises. Lectures qui refont le désordre et le hasard : désennui de la campagne dont je n'aime que l'espèce de nervosité de la végétation ; l'espèce de paix que l'on y trouve est l'absence de vulgarité qui est le fond toujours émergeant dans le combat social, dans l'obligation de la parole qui ne peut cesser de répandre un bruit humain, comme une musique incessante de magasin d'alimentation fait oublier le prix des conserves, où s'abîme justement le prix de la parole et le trésor puisé dans la solitude qui en elle vient au monde à la rencontre de qui entendra, en elle, son chant, son premier mot : aidez-moi, aimez-moi, si nous-mêmes parlons pour être plusieurs et nous encore, une part de chacun s'adressant comme à vous aux dieux qui ont disparu. Je ne parle pas à ton corps mais, je crois, au dieu disparu dont tout homme sent en lui la naissance, l'évanouissement, le premier mot au bord des lèvres, qu'il tire parfois de la nuit où des ombres dansent hors du temps ; là où, croit-il, le temps cesse d'exister.

Aucune plante, fleur, fruit, oiseau ne dit « moi » : comme les dieux antiques dont nous avons perdu le corps, gardant l'illusion que la parole est en nous le souvenir et la magie d'invocation de ces corps anciens ; tous, bêtes et plantes nous habillent, tous nous poussent dehors parce que nous sommes un accident de la nature. Et comment les hommes, ces êtres larmoyants en qui le temps s'est enroulé seraient-ils les régents de la nature ?

Ils sont d'abord pris dans la fatalité d'un autre temps que celui partagé par toutes les espèces vivantes – l'homme n'a pas d'existence saisonnière. Et les saisons passent en lui comme une fatalité : le gel, le chaud, les cercles de l'enfer gothique.

Nous sommes la distance même du monde dont notre espèce est prévaricatrice : multiplicité du temps réglant l'existence en nous de plusieurs corps : voyons donc que nous sommes créatures de l'oubli. Si l'homme avait un centre ou un noyau, il serait l'effet d'une

Extrait de la publication

simple temporalité dans laquelle serait résolue, ou non scindée, l'unité de l'âme et du corps. Et toute notre vie, et notre expérience du temps, est la déhiscence de ce noyau originaire imaginaire. Nous n'avons de souvenirs qu'en ceci que nous sommes la chose du temps dont nous ne parvenons qu'à être la pensée de dispersion.

La philosophie aurait-elle comme tâche ironique majeure la diffraction des temporalités dont le moi sort plus ou moins intact ?

La philosophie traiterait d'une fiction : la définition et les mécanismes de l'homme isolé de toute donnée sociale et de son rapport solitaire avec la nature, c'est-à-dire la loi inconnue. Or l'homme étant une force d'abstraction temporelle, ne parvient, c'est tout son acte de pensée, qu'à rediviser le temps de telle sorte qu'il n'existe pas dans la complexité presque infinie des temporalités (chacune gère un système que l'on peut nommer corps) d'instant effectif.

Projet sans autre exemple de Descartes, autrement on ne peut recomposer un homme à

partir de la division infinie des actes de pensée, de la déhiscence du temps et de l'espace.

Kant finalement : le temps est le milieu de création du sujet ; et le sujet est déjà double : les actes du sujet sont immédiatement des catégories et lui n'existe que comme sujet purement hypothétique. Le sujet est la somme non synthétique de différents degrés d'hypothèses de réalité du monde. On imagine difficilement comment ce sujet de vivisection aurait jamais pu apprendre quelque chose, autrement dit commencer – soupir de voir s'éloigner à jamais la merveilleuse statue de Condillac, surtout depuis que je suis jardinier à mes moments perdus. Perdus ?

Corps de la pensée : seul Merleau-Ponty s'est constamment tenu dans la poétique d'un monde ouvert, et d'un monde commençant : philosophie miraculeuse de funambule qui différait sa synthèse, c'est-à-dire son système : l'œil et l'esprit, la chair du monde…

Et la littérature se partagerait le reste ?

Extrait de la publication

Plusieurs de mes amis, depuis des années, voudraient me voir écrire des romans (pauvres lecteurs !) ; afin que je plonge enfin dans cette pâte, nage dans cette eau épaisse, barbote dans la mare aux histoires et y noie tout ce que je veux préserver, c'est-à-dire la diversité des sensibles et des intelligibles ? D'ailleurs j'aime assez peu les symphonies, leur préfère les concertos (le décrochement accentué des registres, piano et cordes) et les sonates : la structure des mélodies qui sont des organisations nerveuses.

Le sensible sans partage… mais tout roman, poème, est l'épopée, l'élégie du moi comme victime – et victime des obstacles, qui font histoire, au désir et dont toute l'énergie impuissante à régenter dans ses objets un monde soumis, produit une image de réalité par essence cristallisation de frustrations, déployant, comme l'ombre du moi désirant, un avenir de fumées. Perspective funèbre de toute entreprise romanesque quand, plus subtilement (car le livre doit toujours s'achever, c'est-à-dire

Extrait de la publication

se détruire), le tableau d'une mélancolie du temps faisant retour ne vient pas comme une éponge effacer les figures de craie tracée sur l'ardoise. Là encore peut-être, comme il résulte de la mémoire que nous gardons des films, demeurent seuls les tableaux qui, à des vitesses variables selon la musique de la prose – et le développement des phrases – se dégagent ou se libèrent de l'étai provisoire des actions qui les ont portées, de l'échafaudage sur lequel, au ciel de notre chambre, nous faisons fresque d'images d'un monde que nous croyons inconnu puisqu'il n'a pas pris source de nos observations des réalités mais des mouvements du prisme liquide qui est ce nous-mêmes agité de rêves, de désirs et d'absence, de la masse de force muette qui en nous fait son ressac et perpétuellement, comme au lever de rideau dans une salle assombrie, ouvre la nuit pour une tragédie dont les acteurs, cependant, attendent en nous de pouvoir jouer le tourment du temps que notre vue, durant le jour, annule à la lumière. Le temps, croyons-

nous, fait retour en nous en des images ou des tableaux. Ces images auxquelles adhère une part autrement inconnue de nous-mêmes, sont des roches affleurantes autour desquelles la mer fait ses lignes agitées, met en scène une fureur, découvre des profondeurs de peau veinulée, des mousses flottantes déchiquetées et des écumes, et donne en heurtant les granits écrêtés, les promontoires, la dentelle des éperons, des voix et des hurlements comme si, dans les criques où l'eau semble tantôt mourir et tantôt reprendre force, s'agitaient les cris de guerre, les lamentations et les pleurs des foules de bêtes anciennes et d'hommes qu'un déluge aurait confondus et qui laisse à chaque coup de boutoir flotter les créations du rêve où nous sommes attachés : les formes de l'eau devenues des corps, méduses qui sont des yeux arrachés à l'eau et font sa coalescence électrique, poissons qui sont le fil de l'eau ou lames glissées dans ses courants et blanchissent, végétations crachées, crustacés que l'eau reprend sur l'immense amas de

Extrait de la publication

déchets qui fume, exhale la puanteur du sel qui tenait dans ces substances liquides les formes en des corps dont la vie décrit un catalogue des nervosités et tous les degrés alors possibles d'individuation du temps dans cette matière dont aucun point n'est solide et qui doit bien être la mémoire et l'avenir de la liquéfaction du monde. Blancs coursiers d'Homère, *finis terrae* du poète, élément impalpable dont parle le jeune Valéry, dernière limite de la terre dont Cicéron faisait métaphore : le droit est comme la limite mobile qui sépare l'eau de la terre, c'est-à-dire la première distinction entre les choses corporelles et les choses incorporelles. Mais terre mobile cependant qui nous envoie coup après coup des corps échoués de la mémoire – ou qui périodiquement, comme une marée, en renouvelle les formes et remet d'une nuit à l'autre, à demain, notre naissance.

Rêves à formes humaines ? et chaque nuit je vois aux enfers ceux que j'aimais vivre et parler dans leurs couleurs d'autrefois parce

que, sans doute, dans ce que nous croyons des ténèbres d'anéantissement, ils trouvent la source d'un sang dont s'animent leurs images ; et nous sommes comme la pierre sur laquelle nous trébuchons, l'accident et l'occasion du retour de leur image.

Comme le crayon d'un compas je m'éloigne du centre ou de la pointe fichée – dérive, aventure ou voyage qui ne cesse de me tenir par cette aiguille déterminant l'orbe et l'horizon que je crois fuir pour en atteindre, si loin que j'imagine, le centre vagabond. Quelque créature essoufflée en qui la parole, et pour cela d'une solennité oraculaire, serait la transpiration des images, non leur inspiration ni les phylactères autour d'elles déroulés et flottant au vent comme les bandelettes de Lazare sortant du tombeau, mais comme le souffle propre aux images puisque dans leur mobilité elles sont souffle ou toute sorte de courants, fluides, liquides, épais comme une boue, impalpables comme l'air parce que le

Extrait de la publication

régime de ces images est la parole, qu'elles se déplacent comme ces voyelles volantes que l'écriture arabe note par des points ; puisque le corps dessiné des consonnes est comme le corps gisant autour duquel volettent de minuscules oiseaux dont les cris, la mélodie aiguë, perçante ou grave, font comme une huile tourner les roues de la langue sur des gémissements de cuir, des heurts de bois, un bruit de clapet, des coups d'archet ; parce que ce que je crois encore être des images ne sont que des corps parlants, et des corps dont tout le régime, l'énergie, le caractère impalpable, la mobilité et la malléabilité infinie ou instantanée sont ceux de la parole qui en fait présure.

Si je rêve, je vois la parole et justement la parole des revenants, de corps qui ne sont plus sujets au temps – où je crois saisir ce qu'il reste d'un corps s'il n'est plus soumis à la pesanteur – tel est le rêve : la parole serait l'apesanteur du corps et cependant les paroles fatales de ces corps parlants m'affligent comme

Extrait de la publication

des oracles, des malédictions ou des présages venus d'un monde où si le corps ne pèse plus, c'est le temps lui-même qui est libéré, n'est plus réglé ni par cercles ni par instants successifs.

Je vais au cinéma dans l'idée que les corps y sont des paroles et s'ils sont des paroles, alors je puis m'amuser, ou souffrir plus ou moins, c'est-à-dire jouir d'être quelque chose du temps qu'ils annulent, le mutisme du temps qui subitement à leur contact devient mon affect, mon émoi, ma passion exclusive. Je ne pleure pas en rêve – même lorsque le réveil m'afflige – puisque par privilège j'y suis l'égal et en quelque sorte le contemporain de mon désir, ou des corps parlants dont la nature est la suppression et l'inexistence du temps. Le cinéma me fait éprouver les durées et les rythmes de transfert par lesquels le temps des corps parlants là-bas abolit les actions et me fait éprouver, comme par un opium et un narcotique, l'imminence ou la menace et l'attente de l'immobilité qui va les décomposer et laisser palpiter en moi, comme

N° d'éditeur : 2254 – N° d'édition : 237237
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France

Jean Louis Schefer

Le temps dont je suis l'hypothèse

Cette édition électronique du livre
Le temps dont je suis l'hypothèse de JEAN LOUIS SCHEFER
a été réalisée le 22 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2011
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818014714 - Numéro d'édition : 237237).
Code Sodis : N51240 - ISBN : 9782818014738
Numéro d'édition : 237807.

Extrait de la publication